**Chapitre 1 : L’ultimatum**

Gaëlle KIEFFER et Magali MOULUN-ISUN

pour ecrire-un-roman.com

maplumemamuse@gmail.com

— Crr… Tsss… Crr…

Une fois n’était pas coutume, les mâchouillements de Gaspard, le lapin nain, le tirèrent du sommeil. Le soleil déjà haut traversait les volets mal fermés de son petit studio et laissait deviner l’amoncellement de feuilles chiffonnées sur ce qui lui servait à la fois de table basse, de bureau et de table à manger. La bouche pâteuse, Carles-Benjamin écarta les mèches noires et huileuses de son visage. Dans un soupir, il étira son mètre quatre-vingt-dix-sept échoué dans son vieux fauteuil chiné à Emmaüs.

— Crr… Tss… Crr…

— Gaspard, arrête ! râla Carles sans se donner la peine de regarder ce que faisait son compagnon.

— Crr… Tss… Crr…

Exaspéré, le trentenaire se pencha pour repérer le satané rongeur. Avec effroi, il constata que, non seulement Gaspard avait encore une fois rongé le tapis usé, mais surtout qu’il s’attaquait cette fois à un câble… Et pas n’importe quel câble, celui de son unique outil de travail !

— Gaspard !

Ni une, ni deux, le célibataire endurci attrapa le lapin et se dirigea vers sa kitchenette d’un pas lourd.

— Cette fois, tu l’as bien cherché. Je ne laisserai pas passer ça, saleté d’animal !

Gaspard poussa un cri – comme seuls les lapins pouvaient le faire – couvert par un affreux bruit métallique.

— Inutile de me jeter ce regard de chien battu, Gaspard ! Tu vas rester dans cette cage un petit moment. Je dois boucler cette nouvelle aujourd’hui, sinon je serai hors délai ! Ce concours est extrêmement important pour moi, tu le sais. Qu’est-ce qui t’a pris de t’attaquer à mon ordinateur, hein ?

Carles s’empressa de retourner sur son précieux fauteuil et, d’un geste, il balaya les brouillons qui squattaient son PC. L’engin resté en veille peina sur un vague document Word d’une dizaine de pages. Carles se félicita d’avoir pris deux jours de congé pour terminer ce texte ! Certes, il aurait pu, sans doute, le finir en écrivant tous les soirs, mais une seule journée dans l’open space avec Marie et les autres suffisait à le vider de sentiments et ne laissait qu’un vaste ennui. Difficile alors d’être inspiré. Non, il devait cesser de penser à son misérable job. Pour se recentrer, il fit craquer ses phalanges et…

« C’est parti ! » s’encouragea l’écrivain ; ses doigts se mirent à parcourir le clavier. Il sentait qu’il tenait quelque chose, sa muse ne l’avait pas encore quitté ! Cette fois serait la bonne.

Le fauteuil en cuir grinça sous le poids de l’homme. Celui-ci aurait pu faire le même bruit douloureux à la seule pensée de son objectif du jour. Enfin ! Chaque métier avait des contreparties, les siennes consistaient souvent à rédiger des mails de refus de manuscrit – il devait bien admettre que cette contrepartie-là lui plaisait beaucoup, malgré ce qu’il en disait en société –, mais ce n’était pas sa mission, aujourd‘hui.

Non, pour l’heure, il allait se farcir des centaines de propositions de manuscrit. Quelle idée stupide avait eu le comité de lecture ! Un concours de nouvelles ! Pfff ! Une sacrée perte de temps, oui ! Les amateurs se laissaient tellement tentés par ce genre de projets. Pour sûr, il n’y aurait pas d’auteurs à succès dans le lot et, ça, ça n’arrangerait pas le business. Les gens pouvaient bien penser ce qu’ils voulaient, les éditeurs n’étaient pas de bons samaritains ! Oh que non ! Le but restait et resterait toujours de vendre et de vendre beaucoup et, pour ça, rien de tel que des noms connus et des recettes bien usées. C’était vrai que parfois la nouveauté pouvait être le best-seller de l’année, mais il ne fallait pas s’emballer, une fois tous les dix ans et encore. Si ça n’avait tenu qu’à lui, il resterait sur ses acquis avec son lot d’auteurs qui fonctionnaient bien et basta !

Il soupira d’exaspération, car, cette fois, il n’avait pas pu y échapper… La nouvelle assistante avait tellement insisté avec ses sourires en coin, il avait finalement cédé pour lui faire plaisir. Sa gentillesse le perdrait.

Le téléphone sonna. Il décrocha sans regarder la provenance.

— Ah, Josette ! Oui, oui, je sais, le concours se termine à dix-sept heures !

— Uhun…

— Oui, je commence le tri aujourd’hui ! Je sais que vous avez hâte de lire tout ça !

— Oui, oui ! Je suis extrêmement excitée également, nous fêtons cela au restaurant, ce soir ? Comme convenu ?

— Josette, vous m’aviez promis ! Je passe vous prendre à dix-neuf heures ?

— C’est entendu !

Il reposa le combiné, un grand sourire aux lèvres. Un dîner avec la jolie Josette valait bien la peine de s’enquiquiner avec un concours de nouvelles !

Il ouvrit sa boîte mail, l’esprit déjà alcoolisé et euphorique à la soirée arrosée qui s’annonçait. Il grogna en découvrant le nombre de courriels non lus et se mit à les trier : d’un côté tous les noms connus et de l’autre les illustres inconnus… Il voulait bien faire plaisir à la demoiselle, mais quand même, ils enverraient ceux des néophytes aux lecteurs les plus coriaces ! Pas question d’avoir les yeux qui piquent à chaque faute d’orthographe, de mise en page brouillonne et de syntaxe déplorable. Il en pleurerait dès la première ouverture d’email et ne serait plus présentable. Non, ses collaborateurs sauraient prendre le recul et les mouchoirs nécessaires.

Béat de satisfaction, Carles cliqua sur la disquette de son logiciel bureautique. Il assouplit sa nuque avec quelques mouvements de tête et attrapa sa tasse. Il grimaça au goût amer et froid de son thé trop infusé, préparé plusieurs heures plus tôt. Il jeta un œil interloqué à sa montre et, dans un sursaut d’adrénaline, se leva d’un bon.

— Nom d’un Tolkien, il est seize heures trente ! Gaspard, je suis carrément à la bourre, tu peux me dire ce qui m’a pris de résilier mon abonnement internet ?

Il se précipita vers sa penderie pour s’habiller. Il constata, avec effroi, qu’il avait encore oublié d’aller chercher sa lessive au lavomatique. Il jeta un œil sur son pantalon en se mordant les lèvres. Impossible de porter ce que son rongeur avait grignoté, laissant un trou béant, pile au niveau de l’entrejambe. Et sa chemise n’était pas mieux, avec ses boutons en moins. Seul son imperméable pendant sur un cintre restait convenable.

— Réfléchissons, réfléchissons ! Le Mac Do qui est à trois rues d’ici a la WIFI gratuite, ça va le faire, ça va le faire ! Personne ne se rendra compte que je suis en pyjama, et « venez comme vous êtes », qu’ils disent.

En pestant, il enfila l’imperméable kaki et attrapa son ordinateur qu’il fourra dans sa sacoche. Il saisit ses clefs et s’élança dans la cage d’escalier. Il dévala les marches à toute allure – il y avait neuf étages quand même ! L’ascenseur tombait souvent en panne, pas question de prendre le risque aujourd’hui. Arrivé au rez-de-chaussée, un coup d’œil à sa montre lui apprit qu’il ne lui restait plus que vingt minutes. Affolé, son regard tomba sur le vélo rose d’une voisine. Il se souvint qu’elle ne fermait jamais son cadenas. Il ne réfléchit pas plus longtemps et l’enfourcha. Direction : le fast-food.

Les rues parisiennes bondées ne l’aidèrent pas, mais sans tenir compte des jurons sur son passage, il pédala aussi vite que possible. Il posa – jeta – le vélo devant le restaurant et s’y engouffra avec la foule des collégiens sortant de classe. Il avisa une table libre, joua des coudes pour l’atteindre. En moins de temps qu’il ne fallait pour le dire, il se connecta au WIFI, lança sa boîte de réception et rédigea le mail à destination de la célèbre maison d’édition. Il souffla avant de se relire, mais l’écran affichait 16 h 58. Plus le temps. Il cliqua sur « envoyer ». Un râle de soulagement s’arracha de ses poumons et lui valut quelques regards interloqués. Il se dirigea vers une borne de commande, décidé à s’acheter de quoi se détendre… tant pis pour le régime !

L’éditeur fouillait ses poches à la recherche de monnaie pour un café bien mérité. Il en sortit quelques centimes, insuffisant. Il songea à faire un tour dans les bureaux voisins pour un emprunt, quand son ordinateur émit le son typique d’une réception de mail. Dans un froncement de sourcil, il regarda le nom de l’expéditeur. « De : Carles-Benjamin Marie-Joseph Anne-Céleste Plumusé » indiquait l’écran.

— Qui peut bien porter un nom pareil ? se demanda-t-il.

L’objet précisait la demande de participation aux concours de nouvelles.

— Encore un amateur ! Je n’ai pas le droit de recevoir une bonne nouvelle pour finir cette journée ennuyeuse ?

Il cliqua néanmoins pour l’ouvrir. La lecture des quelques lignes présentant le contenu des documents joints et les formules de politesse d’usage lui arracha un rire sardonique.

— Tiens donc, enfin un amateur qui n’est pas fâché avec la langue de Molière.

Il téléchargea les documents et s’apprêtait à les enregistrer dans le dossier des néophytes quand, intrigué par le style plutôt prometteur, il décida d’y jeter un œil plus avisé. Il ouvrit le tapuscrit et se lança dans la lecture, certain de détester tout de même, un amateur restait un amateur…

Carles finissait sa crème glacée, fier d’avoir terminé son écrit et certain de décrocher ce concours. Après tout, il avait déjà eu la chance de voir une de ses nouvelles publiées. Certes, elle ne s’était absolument pas vendue, mais, quand même, tout le monde ne pouvait prétendre s’être fait éditer. Il reposa sa cuillère et attrapa son ordinateur pour le ranger et rentrer dans ses pénates.

Il hésita, puis changea d’avis. Il avait bien mérité de jouer en ligne quelques minutes. Il releva l’écran et retourna sur sa boîte mail par acquit de conscience. Il ne réagit pas immédiatement à la vue d’un mail en provenance de la maison d’édition. Déjà ? Comment était-ce possible ? Passé les quelques secondes de stupeur, il ouvrit, la main tremblante, le courriel. Ses yeux balayèrent les lignes succinctes à plusieurs reprises, il lui fallait le temps d’assimiler la réponse affichée sous ses yeux.

Pantelant, il resta immobile plusieurs minutes, avant de reprendre quelque peu ses esprits. Il remballa ses affaires et quitta le fast-food. Il devait absolument rentrer et appeler son meilleur ami, Kevin. Il faisait bien nuit dehors désormais et, dans l’air frais, il remonta le col de son imperméable pour protéger sa nuque. Il récupéra le vélo de sa voisine, se mordit les lèvres de l’avoir ainsi maltraité et s’élança dans la pénombre vers son appartement.

Deux rues plus loin, il serra un peu trop le virage. Sa roue se coinça dans le caniveau, il pesta et repris son équilibre sans se rendre compte que la ceinture de son imperméable flottait dangereusement près de la roue. Ses pensées tourbillonnaient dans un flot incessant, il n’arrivait pas à y croire… Comment ? Alors qu’un juron s’échappait de ses lèvres, il valdingua d’un coup, passa par-dessus le guidon rose et finit brutalement dans le caniveau. Sa nuque frappa violemment le rebord du trottoir et son champ de vision devint brutalement noir, alors que sa tête formulait cette idée macabre : « Pas étonnant que personne ne veuille de mes écrits, je suis un moins que rien. »

Carles ouvrit lentement les yeux, il ne sentait plus son corps et avait la sensation de flotter dans du coton. Il se rappela de sa chute et essaya de distinguer les alentours, mais il n’y avait rien. Il ne se trouvait pas dans un hôpital.

— Il semblerait donc que je sois mort… déclara-t-il calmement.

— En effet, lui répondit une voix fluette, un brin malicieuse.

Carles se redressa et se frotta les yeux. Une petite fille à la chevelure flamboyante le fixait de ses yeux verts, purs et limpides, comme ceux de sa voisine canon. « Merde ! Son vélo ! »

— C’est fou comme les humains peuvent s’attacher à des détails sans importance au moment ultime, dit la fillette, amusée.

Carles contemplait ses taches de rousseur. Ils lui rappelaient Anne, une ancienne camarade de classe perdue de vue, dont il était tombé amoureux à l’école primaire. Il aurait pu trouver l’enfant jolie, si elle n’était pas noyée dans un habit noir, bien trop large pour elle et si elle ne venait pas de lui confirmer son trépas.

— Tu es…

— Oui, tu as deviné. Je suis là pour toi.

Elle affichait maintenant un sourire doux, sincère, comme celui de sa mère.

Carles se pinça la cuisse. Rien, il était toujours là, dans cette espèce de brouillard blanc, de néant éclairé.

— Alors, je suis vraiment mort ?

— C’est cela. Et je ne te cache pas que je suis déçue, je fondais beaucoup d’espoirs en toi.

— De… heu… moi ?

— Oui, qui d’autres ? Il n’y a que nous, ici et maintenant. Mais un tel gâchis me fend le cœur que je n’ai pas, dit la fillette en plaçant ses mains vers le lieu que les humains pensent à la naissance de l’amour. Je ne sais pas si j’oserai… Mais…

— Quoi ?

— Eh bien, pour toi, j’ai envie de faire une exception ! Que dirais-tu que je te laisse une chance de revenir à la vie ?

— De quoi ? C’est possible ? Non, parce que, si c’est possible, ben, je pourrais m’excuser auprès de ma voisine, lui offrir un vélo neuf… Enfin, j’ai pas forcément l’argent, alors peut-être un vélo d’occasion. Et si elle m’en veut ? Non, en fait, je vais juste le remplacer, sans lui dire. Ou…

— Assez ! Cesse de perdre ton temps à des futilités. Écoute plutôt : Je vais te faire revenir à la vie, mais tu devras écrire.

— Écrire ?

— Oui, j’apprécie ton talent, mais tu le gâches. Alors, fais-moi plaisir. Fais-moi lire ta vie. Tu as su tellement bien me décrire une fois, que j’aimerais que tu me fasses déguster la vie à travers toi.

— Donc, je vous raconte ma vie ? En mode journal intime ou… ?

— Surprends-moi ! Chaque mois, tu m’enverras un chapitre de ta vie à venir. Tu resteras sur Terre si ta vie vaut la peine d’être lue… et donc vécue !

— Et si ce n’est pas le cas ?

— Je te ramène à moi sur le champ.

Carles prit un temps pour réfléchir. Qu’allait-il pouvoir raconter de suffisamment intéressant ? Sa vie était morne, ordinaire, ennuyeuse à souhait. Mais si c’était le seul moyen de revoir ses proches et d’accomplir son rêve, pourquoi ne pas tenter ?

— Vous me confirmez que je ne signe pas un pacte avec le diable ou que je n’irai pas en enfer pour ça ?

— Tu signes un engagement avec La Mort, elle-même, et je ne pervertis pas les âmes ! s’exclama-t-elle, outrée. Donne-moi ta réponse, maintenant, dit-elle avec une fermeté qu’il n’aurait su deviner.

— Oui, c’est d’accord.

— Ainsi soit-il !

Le petit être en noir frappa des mains et Carles se réveilla seul, sur le bitume, la douleur et la sirène des pompiers pour seuls indicateurs de son retour à la réalité.